

JEAN L'ÉVANGELISTE

« L'identité du disciple que Jésus aimait

« Qui donc est Jean ? [...]

« Pendant longtemps, on a pensé qu'étant donné sa grande proximité avec Jésus il ne pouvait s'agir que de Jean, fils de Zébédée, pêcheur du lac de Génésareth, et l'un des Douze choisis par Jésus. Cette identification traditionnelle, commode pour couvrir d'une autorité indiscutable un écrit qui n'avait pas été accepté au début par toutes les Eglises, n'est pas satisfaisante. Comment un texte si imprégné de liturgie sacerdotale, considéré à juste titre comme le plus théologique de tous, aurait-il pu sortir de la plume du modeste fils d'un petit patron pêcheur de Galilée, qui réparait les filets de son père ?

« Notons que, dans ses deuxième et troisième épîtres, l'auteur de l'évangile se présente comme « l'ancien » (autrement dit « le presbytre »), c'est-à-dire l'un des membres de la première génération apostolique ne faisant pas partie des Douze. Dans son évangile, d'ailleurs, on chercherait en vain les principaux épisodes auxquels le fils de Zébédée a été associé, comme la résurrection de la fille de Jaïre ou la Transfiguration... Sa description du ministère galiléen est sommaire. Il semble mal connaître la géographie de cette contrée, ignore le nom des bourgades du pourtour du lac de Génésareth – un comble pour un prétendu pêcheur de Capharnaüm ! -, alors qu'il est parfaitement à l'aise avec la topographie de la Judée et surtout de Jérusalem (il parle de la piscine de Béthesda, de celle de Siloé, du portique de Salomon, du pavement de pierre du prétoire romain...). Son évangile est centré sur la Ville sainte. Ce juif pieux, qui a une compréhension éblouissante du judaïsme de son temps, est « connu » du grand prêtre Hanne. Il connaît Malchus à qui Pierre tranche le lobe de l'oreille ; le frère de celui-là, qui interpelle Pierre ; jusqu'à la gardienne du palais qui sur un simple mot les laisse entrer tous deux. Manifestement, c'est un haut résident de Jérusalem, proche du Temple et de son administration, un homme du sérail, pourrait-on dire. Il possède une maison dans la Ville sainte, sur la colline de Sion, à côté du quartier essénien, et c'est dans cette vaste demeure (ou une de ses annexes) – tout le laisse supposer – qui a accueilli les apôtres, les disciples et les femmes venus de Galilée au soir du Jeudi saint, avant-veille de la Pâque, ce qui permet de comprendre pourquoi Jean, l'hôte du groupe, a pu, lors du repas, se trouver à la droite de Jésus et se pencher vers lui. C'est encore dans cette demeure que le disciple bien-aimé accueillera Marie, mère de Jésus, après la mort de son fils.

« L'analyse du quatrième évangile s'oppose donc à l'identification de son auteur avec le fils de Zébédée, malgré quelques tentatives de certains (les Zébédée auraient été les fournisseurs de poissons attirés du grand prêtre et auraient eu une maison à Jérusalem pour y entreposer leur marchandise !).

« De plus, aucun des premiers Pères de l'Eglise ne nous dit que Jean l'évangéliste était le fils de Zébédée et avait accompagné Jésus dans ses déplacements en Galilée. A la fin du II^e siècle, Irénée, qui avait fréquenté dans sa jeunesse le vieux Polycarpe, évêque de Smyrne, auditeur de Jean, écrit : « Après les autres disciples, Jean, le disciple du Seigneur qui reposa sur sa poitrine, donna lui aussi sa version de l'évangile comme il séjournait à Ephèse ». Au III^e siècle, Origène affirmait que nul ne pouvait saisir le sens de son évangile s'il ne savait « qu'il s'était renversé sur la poitrine de Jésus et avait reçu de Jésus Marie pour mère ». Aucune allusion chez ces deux auteurs aux faits et gestes de l'autre Jean, celui du lac.

« Que le disciple bien-aimé ait fini sa vie au début du II^e siècle à Ephèse est un fait historique peu contestable. Irénée précise qu'il y est mort très âgé sous le règne de Trajan (98-117) : « Ajoutons que l'Eglise d'Ephèse fondée par Paul et où Jean est demeuré jusqu'à l'époque de Trajan, est aussi un témoin authentique de la tradition des apôtres ». Irénée, une fois de plus, ne dit pas que ce disciple était l'un des Douze, mais « un témoin authentique de la tradition des apôtres ». Son contemporain, Clément d'Alexandrie, précise que Jean, d'abord exilé dans l'île de Pâtmos (où il acheva son Apocalypse), attendit la disparition du « tyran » (entendez Domitien, mort en 96) pour revenir à Ephèse. De là, il rayonna dans la région, invité par les Eglises locales, « tantôt pour y établir

des évêques, tantôt pour y organiser des Eglises complètes, tantôt pour choisir comme clerc un de ceux qui étaient désignés par l'Esprit ».

« Il serait aléatoire de penser que les fils de Zébédée ont connu une vieillesse aussi tranquille. Les évangiles de Matthieu et de Marc rapportent en effet comment Jésus les avait prévenus qu'ils seraient tous deux associés à sa Passion : « La coupe que je bois, vous la boirez, et le baptême dont je suis baptisé, vous en serez baptisés ». Selon toute vraisemblance, au moment où ces évangiles ont été diffusés, dans les années 62-63, ces deux personnages étaient déjà morts, et c'est sans doute leur martyre qui remit en mémoire l'annonce prophétique du Maître à leur sujet. Pour l'apôtre Jacques, l'aîné, on en a la certitude grâce aux Actes de Apôtres : vers l'an 44, le roi Hérode Agrippa, petit-fils d'Hérode le Grand, le fit périr « par le glaive ». Pour Jean son cadet, plusieurs indices vont dans le même sens : une notice de Papias transmise par deux historiens grecs, un martyrologe syriaque composé en 411 relatant le martyre des deux frères à Jérusalem, un livre de la liturgie gallicane, un sacramentaire irlandais et un manuscrit conservé à la cathédrale de Trèves. L'étude de ces textes par le père Marie-Emile Boismard laisse peu de place au doute. Jean de Zébédée, frère de Jacques, est mort soit pendant la persécution de 43, soit peu après.

« La confusion de personnes remonte au III^e siècle, avec Denys, évêque d'Alexandrie. Au début du siècle précédent, Papias parlait encore des deux Jean. Lorsqu'il était à Hiéropolis, raconte-t-il, il s'enquêrait de ce que disaient les voyageurs : « Si quelque part venait quelqu'un qui avait été dans la compagnie des presbytres, je m'informais des paroles des presbytres : qu'est-ce qu'ont dit André, ou Pierre, ou Philippe, ou Thomas, ou Jacques ou Jean, ou Matthieu, ou quelque autre disciple du Seigneur ? Qu'est-ce que disent Ariston et le presbytre Jean, disciple du Seigneur ? Je ne pensais pas que les choses qui proviennent des livres fussent aussi utiles que ce qui vient d'une parole vivante et durable. »

« On notera d'abord combien était importante la tradition orale tant que subsistaient les derniers témoins. L'autorité des anciens primait, car ils étaient porteurs de la tradition vivante. Dans ce passage, Papias distingue deux Jean, placés tous deux dans la génération apostolique, le premier, associé à André, Pierre, Philippe, Thomas, Jacques et Matthieu, morts au moment où il énonçait son propos (« qu'est-ce qu'ont dit... ?) et deux disciples du Seigneur, Ariston et le presbytre Jean, encore vivants puisqu'il en parle au présent (« qu'est-ce que disent... ?). Le premier Jean est à identifier avec le fils de Zébédée, l'un des Douze ; le second, le presbytre, avec l'auteur du quatrième évangile, dont le prestige n'avait cessé de croître à mesure que disparaissaient les derniers représentants de la génération apostolique.

« Mais le témoignage essentiel sur l'identité de l'auteur du quatrième évangile est celui de Polycrate, très au fait des traditions d'Ephèse, dont il fut évêque, comme cinq membres de sa famille avant lui. Son témoignage est de poids. Invoquant dans une lettre adressée au pape Victor vers 190-198 les « grandes lumières » qui s'étaient éteintes en Asie, il cite Philippe, « l'un des Douze, qui s'est endormi à Hiéropolis » et « Jean, qui a reposé contre la poitrine du Seigneur, qui fut *hiereus* [prêtre] et [à ce titre] a porté le *pétalon* [la lame d'or], témoin et *didaskale* [enseignant]. Il s'est endormi à Ephèse ».

« Ce Jean n'était donc pas un simple prêtre de Judée ou de Galilée, venant, comme tant d'autres, accomplir son service par roulement au Temple. Il avait droit au *pétalon*, en hébreu le *tziz zahab*, la « fleur », la lame d'or, insigne sacerdotal porté sur la poitrine, réservé au grand-prêtre du temps de l'Exode, mais dont l'usage s'était peut-être étendu à certaines familles ayant fourni des grands prêtres.

« En tout cas, au moment du ministère de Jésus, on peut se le représenter comme un jeune et riche patricien. C'est la conclusion à laquelle arrivait en 1969 l'historien et exégète Jean Colson au terme de son enquête sur *L'Enigme du disciple que Jésus aimait*. Depuis, cette thèse a convaincu Oscar Cullmann, François Le Quéré, Joseph A. Grassi, James H. Charlesworth, Xavier Léon-Dufour, etc. »¹

Face au tombeau vide

¹ Jean-Christian PETITFILS, *Jésus*, Fayard, 2011, pp.525-528.

« On notera que le comportement du disciple, qui ne se décide à entrer dans le tombeau que lorsqu'il est persuadé par la constatation de Sim'on, entré en quelque sorte en éclaireur, que le tombeau ne contient pas de cadavre, le montre très respectueux de son état de pureté rituelle, et milite donc en faveur de son appartenance sacerdotale. Le geste de pénétrer dans le tombeau revêt de ce fait la dimension d'un acte symbolique de foi d'une extraordinaire portée ; par ce geste, non seulement le *kohen* qu'il serait accepte l'existence de la résurrection des morts, mais allant plus loin il va jusqu'à se libérer du même coup du tabou sacré de la *Tora* qui ordonne à tout prêtre et en toutes circonstances de se tenir à l'écart de tout lieu où séjourne, ou a séjourné, une dépouille mortelle. En d'autres termes il adhère pleinement par ce geste à donner à « mort » (*mawet*) et à « vie » (*hayim*) la même dimension spirituelle qui commence à s'imposer chez les grands maîtres pharisiens. »²

Dans le fascicule intitulé Lire l'Évangile selon saint Jean, publié dans la collection Sources Vives n° 115 d'avril 2004, des Fraternités Monastiques de Jérusalem, un article du Frère Pierre Marie, intitulé « Qui est et quel est l'auteur du Quatrième Évangile ? » (pp. 5-33), donne une excellente analyse de la personnalité de Jean l'évangéliste qui, s'il n'est sans doute pas Jean le frère de Jacques, n'en reste pas moins un apôtre au sens fort du terme.

² Jacqueline GENOT-BISMUTH, *Un homme nommé Salut, genèse d'une hérésie à Jérusalem*, O.E.I.L., 1986, pp.281-282.